

Les phénomènes de deuil :

Le corps de verre et le hérissément

Rafael Perez

Les formes théoriques ne sont pas éternelles ; elles suivent des cycles. Dans *Ma vie et la psychanalyse* [1925], Sigmund Freud critique certaines des théories qu'il aura lui-même utilisées et construites. Il y avertit que l'obéissance aux préceptes ne sert à rien dans le métier d'analyste. Les théories deviennent non seulement obsolètes au fil des années, mais elles deviennent aussi des constructions fantastiques.

Pour tenter de déployer mes questionnements concernant l'énigme du corps de verre et le hérissément dans ce qui va suivre, je prends la proposition de ce colloque au pied de la lettre ; je suis contraint de prendre ma liberté face au texte de Jean Allouch, *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*. Tout au long de son parcours dans la psychanalyse, Jean Allouch n'a pas cessé de se poser la question du deuil. Il faut d'abord souligner que certaines pages de ce livre sont appelées « littérature grise ». En général, cette littérature se caractérise par le fait qu'elle n'est soumise à aucun examen, elle échappe à la publication officielle. Malgré cela, il peut s'agir d'une source précieuse d'informations pour l'exploration analytique parce que c'est une écriture vivante, érotique. Je prends cette littérature comme un défi lancé au lecteur : pourriez-vous dire quelque chose de mieux, de plus pertinent ? J'accepte le défi.

Selon sa proposition, la littérature grise peut être lue comme une fable comique. Dans ce cas, celui qui la raconte fait partie de l'aventure. La fable ne sait pas ce qu'elle dit et doit attendre que le lecteur lise ce qu'elle dit à son insu. L'intimité présentée dans ce livre est une intimité fantastique, où en dépit des propos classés comme appartenant à un ordre intime, les éléments racontés sont porteurs d'histoires chargées de symboliser le deuil dans la société.

Michel Foucault souligne que « quand on parle réellement, on peut bien dire des choses “fabuleuses”¹ ». Cette fable, faite de scènes et de personnages qui y apparaissent autour des événements exposés, pourrait être appelée « le cri d'un deuil ». Au sein de ces pages,

¹ Michel Foucault, « L'arrière-fable », *Dits et écrits I*, Paris, Gallimard, 1994, p. 506.

clairement distinguées par leur couleur grise, se succèdent rêves, cauchemars, associations, interprétations, formules et témoignages. Jean Allouch fait une belle analyse de l'un de ses rêves. Il témoigne de ce qui suit :

Cependant, ceci, qui est certes présent, revient à traiter cette impression corporelle comme une image de rêve, ce que cette impression n'était pas. Je n'ai pas rêvé être un corps de verre ; subjectivement je l'étais. Mon corps était creux, mais cela restait à l'arrière-plan, et si je précise aujourd'hui davantage la forme de cette sorte de bouteille ou de vase (mais ces mots sont déjà bien trop dire) une chose est sûre, qui d'ailleurs était présente dans ces moments de corps de verre : cette forme ne comportait aucune aspérité, ni bras, ni jambe, ni sexe, ni tête séparée du reste par un cou. Mon sentiment était qu'il ne faudrait pas grand-chose, quasi juste une pichenette, pour que ce corps, fait tout d'une pièce, se casse en morceaux de cette façon dont volent en éclats bien nets de tels objets de cristal. Il doit bien y avoir une certaine nécessité dans ce rapport entre ce morcellement et ce « tout d'une pièce ». Il ne s'agit pas seulement de déterminations symboliques, signifiantes ; est aussi présent un enjeu imaginaire.

Ceci était resté pour moi absolument énigmatique²...

On soulignera que dans ce récit Allouch met entre parenthèses « mais ces mots sont déjà bien trop dire ». L'expression « phénomène de deuil » désigne ici tout phénomène vécu en chair et en os. L'énigme du corps de verre commence lorsqu'il apprend la mort de sa fille. La perte réelle de l'être aimé se présente à lui de manière énigmatique avec une métamorphose concomitante de son corps ; le corps de verre crée donc un suspens. L'expérience du corps de verre ne dit rien, elle montre la fragilité à laquelle expose le deuil, que j'appelle ici un hérissement :

Selon « Deuil et mélancolie » [Sigmund Freud] l'endeuillé réagit à la perte de l'objet aimé par ce qui est appelé un « hérissement », *Sträuben*³.

C'est une réponse corporelle devant la douleur d'une perte, chez Freud, une réaction à la perte de l'objet aimé. On dit qu'il s'agirait de vulnérabilité, sentiments à vif, sensibilité extrême. Selon John Bowlby, il s'agit de la réponse spirituelle et physiologique à la perte d'un lien. C'est la réponse du corps de l'endeuillé à la sensation de présence de l'être aimé disparu. Un être est perdu, non un objet. Une alerte liée au deuil.

² Jean Allouch, *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, Epel, 1995, p. 283.

³ *Id.*, p. 69.

Une manière par laquelle le corps montre l'impossibilité d'articuler une perte. Le commencement du deuil comme expérience corporelle :

La mort de ma fille portait atteinte à mon identité imaginaire, et la question alors posée est bel et bien vitale : du verre, ça ne vit pas. L'alternative qui se pose au verre, et que je ressentais comme telle, est brisé / non brisé, elle est tout entière sur un registre pas même de mort, de non-vie⁴.

Dans *La Chambre claire*, hommage à sa mère récemment décédée, Roland Barthes a localisé dans la photographie quelque chose qu'il aura appelé un « punctum ». C'était quelque chose de net qui jaillissait de la scène comme une flèche, annonçant la mort d'un proche. Ce qui émerge de la scène révèle un trou, une plaie ouverte. Une sorte de hasard intervient là ; quelque chose survient soudainement et a un impact. Dans le même texte, Barthes a placé un autre type de punctum, qui ne se situait pas dans la forme, mais dans l'intensité. Je cite Barthes :

Devant la photo de ma mère enfant, je me dis : elle va mourir : je frémis, tel le psychotique de Winnicott, d'une catastrophe qui a déjà eu lieu⁵.

Avec ce frémissement devant la photo de sa mère enfant, Barthes fait l'expérience du futur antérieur des Blanchot et Mallarmé. On connaît la phrase « rien n'aura eu lieu que le lieu ». Le point crucial de l'emploi du futur antérieur sera la mort. Cette phrase, reprise *a posteriori* par Allouch, montre, à son tour, la nature poignante et traumatisante de ce mouvement d'apparition et de disparition : disparition du sujet et de l'objet en ce lieu. Un point du réel surgit, un hérissément.

Cette impression corporelle du corps de verre, impliquerait que le symbolique a été déstabilisé et que l'imaginaire est venu avec puissance puisque tous deux ont été atteints par ce véritable événement. Un événement qui remet en question les structures habituelles du langage et du sens, ouvrant la possibilité d'une transformation radicale sur le plan spirituel. Le symbolique tente de se reconfigurer face à l'impact de la perte. Je cite :

⁴ *Id.*, p. 285.

⁵ Roland Barthes, *La chambre claire, Note sur la photographie*, Paris, Gallimard/Seuil, p. 150.

Les phénomènes du deuil ne seraient pas retour dans le réel de ce qui aura été forclus du symbolique mais appel au symbolique et à l'imaginaire provoqué par l'ouverture d'un trou dans le réel⁶.

Une expérience subjective où corps et signes s'entremêlent. Le symbolique est affaibli, modifié, voire inexistant à cause de la perte. L'imaginaire est explosé et se superpose au réel. Un trou dans le réel. L'absence se situe là. Le hérissément en tant que manifestation physique de la perte et construction imaginaire de cette absence. Une rencontre entre les deux, superposée. Une collision entre le réel de la perte et l'imaginaire qui la déborde. Témoignage physique du vide laissé par une perte. Le corps envisagé comme moyen d'expression de ce qui ne trouve pas sa place dans le langage. Le corps comme écho de la réalité de l'absence ; il n'y a pas de représentation symbolique, seulement un impact immédiat. Un lieu de contact avec l'absent, l'inexistant et l'invisible. Oscillation entre ce qui est parti et ce qui reste.

Le hérissément, en tant que mode d'expression de l'indicible ni les manifestations de la douleur n'ont besoin d'être déchiffrés directement. Le hérissément comme rituel spontané en l'absence de rites de deuil efficaces. Je cite :

Un trou dans le réel en appelle à « la totalité du signifiant », aux images dont se lèvent les phénomènes du deuil⁷.

Cette expérience érotique du deuil, vitale, transcende les limites du corps physique. Un contact avec quelque chose au-delà du sujet, comme une dimension de ce qui échappe à notre compréhension. Le hérissément comme résonance entre ce nouveau corps, produit du deuil, et l'extérieur, espace ou lieu où l'absence et la non-existence peuvent être reconnues.

Jean Allouch témoigne que son corps est devenu subjectivement un corps de verre. Il n'est pas courant de parler de subjectivation par rapport à un événement d'une telle ampleur. À quoi fait-il référence avec cet usage du terme « subjectivation » ? Une action passive est mise en jeu ; il la reçoit de l'Autre ; il n'en est pas l'agent, c'est la manière dont la réception de la nouvelle se produit et s'impose dans son corps. Dans cet instant qui a duré trois jours, son corps devient un corps de verre.

⁶ J. Allouch, *Érotique du deuil...*, *op. cit.*, p. 333.

⁷ *Ibid.*

L'événement éclate soudainement, il déstabilise ce qui était donné, montrant que sa vie a changé. Le corps de verre montre qu'il ne peut plus être la même personne qu'avant l'événement. On pourrait situer là, le commencement de l'érotique du deuil qui lui a été imposé, le corps de verre comme « cri de l'endeuillé ». Un événement de cette nature constitue un traumatisme dans le réel. Allouch avançait que rien ne pouvait remplacer la perte de ces êtres primordiaux ; s'ils étaient remplaçables, ils cesseraient immédiatement d'occuper cette place. Ce type de perte, dite irremplaçable, ouvre un creux, une sorte de trou. Jacques Lacan aura dit dans la séance du 13 avril 1976 :

Le réel en question a la valeur de ce qu'on appelle généralement un traumatisme⁸.

Le deuil, la perte d'un être cher irremplaçable est une expérience spirituelle qui change la vie. Imre Kertész aura proposé et je suis d'accord avec lui : « l'histoire de ma vie est l'histoire de mes morts. » Dans la première analytique du sexe, les images du rêve sont prises comme des rébus, ce qui entraîne toujours la nécessité d'un déchiffrement. L'interprétation que donne Jean Allouch dans *Érotique du deuil au temps de la mort sèche* consiste à évoquer d'abord le fait que sa fille a été projetée contre un pare-brise de verre et s'il avait été lui ce pare-brise là avec son corps elle ne serait peut-être pas morte. Après il considère la « laque » qui apparaît dans l'un de ses rêves comme un signifiant, qu'il relie à la fragilité d'avoir un corps de verre.

Cependant, il affirme qu'« il ne s'agit pas seulement de déterminations symboliques, signifiantes. » Il parle d'une impression corporelle, d'une sensation étrange et désagréable, voire d'une image, qui, avec Lacan, peut être placée dans le corps pris comme lieu de l'Autre lorsque le réel de la perte advient. J'ajoute cependant que cette impression qui se glisse dans le corps en tant qu'effet, tremblement, vibration, fragilité, ne passe pas forcément par les mots, mais peut aussi affecter une lettre ou renvoyer à un signifiant qui persiste d'une manière particulière. Autrement dit, les mots viennent plus tard, mais ils n'éliminent pas l'énigme et le suspense de l'impression. Ce type d'impression n'est pas visible comme le serait une cicatrice, mais il est profondément ressenti.

⁸ Jacques Lacan, « Séance du 13 avril 1976 », séminaire *Le Sinthome*, version Chollet, Elp : <https://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1976.04.13.pdf>

En exposant la fragilité qui l'habitait et s'était installée en lui, il souligne que tout événement était susceptible de le briser, de le briser en morceaux. Il aura fait ainsi l'expérience d'un corps creux et fragile qui restera opaque malgré sa transparence, mystérieux parce qu'il ne contient rien, énigmatique par le caractère inexplicable de la situation. Ce corps de verre vient soudain coder ce qui lui est arrivé avec la mort de sa fille. Le corps de verre est un lieu à la fois physique et spirituel, un point de départ révélant un trou, un traumatisme. Avec cette lecture, je propose qu'il existe certains endroits du corps – non pas anatomiques, mais sensibles, fragiles – où certains événements s'inscrivent soudainement. Il s'agit de scènes et de scénarios qui déchirent la réalité dans laquelle on habite.

D'autres exemples non traumatiques pourraient se présenter : un nœud dans la gorge, une sensation d'étouffement, un creux dans l'estomac, la chair de poule et le rire nerveux. Ce qui apparaît, ce qui vient d'un lieu sans mots, sans explication. Le langage, s'il vient, vient plus tard, comme une tentative, comme une limite, comme un tissage, comme un tâtonnement autour d'un impossible à saisir. Le corps prend note de quelque chose qui vibre sans paroles. C'est un lieu de contact mais sans paroles. Ce sont des façons dont le corps est habité dans certaines situations. Ça ne parle pas et quand même ça résonne, ça fait parler.

Ce lieu habité révèle quelque chose d'insensé, cela n'appartient pas entièrement à l'ordre du langage. Le langage abrite certains *topoi* qui ne lui appartiennent pas. En ce sens, l'impression corporelle fonctionne comme un lieu où le langage n'est pas encore arrivé, mais où quelque chose vient s'incarner. Il s'agit ici de lui faire place sans le combler ni l'effacer, mais plutôt de le maintenir dans le suspens où il réside. Ce sont des vibrations et des résonances qui s'engouffrent dans le corps de manière transitoire. Une vibration qui habite le corps remarque quelque chose avant que ce quelque chose puisse être pensé ou dit. Le corps envisagé comme un champ vibrant et poreux, modifié par ce qui apparaît et disparaît. Comme je le dis avec Jean Allouch et son expérience du corps de verre, le traumatisme du deuil ouvre un espace où la douleur cède la place à la fragilité.

Ce n'est pas un lieu où la douleur disparaît ; elle reste exposée, vibrante, sans défense. Pour autant que je puisse le déterminer aujourd'hui, c'est une zone de passage entre la douleur atroce de la perte d'un être cher et la fragilité de la vie. Fragilité vitale, comme il l'observait en 2014. En s'appuyant sur le texte « Fragilités de l'analyse », on peut avancer avec lui que

seul son statut d'exercice spirituel est capable d'offrir à l'analyse, la délicatesse et la fragilité dont elle a si désespérément besoin pour être pratiquée.